

# LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

## Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

### SOMMAIRE

ROME : la messe du Jubilé ; la messe du Pape ; les audiences particulières ; présents offerts au Souverain - Pontife. — CONNAISSANCE DE SOI-MÊME. — CHRONIQUE DIOCÉSAIN : réception du clergé par Mgr de Montréal ; don d'un fauteuil à Mgr l'Archevêque. — Diocèse de Québec : incendie de la chapelle du séminai-



### SOMMAIRE

re.—ASSOCIATION DE PRIÈRES DES ÉVÊQUES DU MONDE CATHOLIQUE. — ELECTION DE LÉON XIII, par le cardinal de Bonnechose. — POUR LE DENIER DE SAINT-PIERRE. — LES CIMETIÈRES ET LES CLOCHES, par X. Marmier—PETIT A PETIT, L'OISEAU FAIT SON NID.— DIEU VOUS LE RENDE!—PRIONS POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents Une piastre par an, payable d'avance. 2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Formis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à  
M. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY  
Bureaux ; No 20, rue Saint-Vincent, Montréal.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA MAISON MÈRE  
C. N. D.

### PRIERES DES QUARANTE HEURES:

---

DIMANCHE,	8	JAN.	—St-Pierre à Montréal.
MARDI,	10	"	—St-Sulpice.
JEUDI,	12	"	—Ste-Geneviève de Berthier.
SAMEDI,	14	"	—St-Henri à Montréal.

---

### FETES DE LA SEMAINE.

---

DIMANCHE,	8	JAN.	—Fête de l'Épiphanie. Dim. dans l'Oct., sem., ornements blancs.
Lundi,	9	"	—De l'Octave, semid, ornements blancs.
Mardi,	10	"	—De l'Octave, semid, ornements blancs.
Mercredi,	11	"	—De l'Octave, semid, ornements blancs.
Jeudi,	12	"	—De l'Octave, semid, ornements blancs.
Vendredi,	13	"	—Octave de l'Epiph. doub., orn blancs.
Samedi,	14	"	—St-Hilaire, B. D., doub., orn blancs.

## ROME.

**La messe du Jubilé.** — Son Em. le cardinal Parocchi, vicaire général de Sa Sainteté, a décidé d'inviter les recteurs de toutes les églises de Rome à faire célébrer dans ces églises le saint sacrifice, le 1er janvier prochain, à la même heure où le Souverain Pontife célébrera la messe anniversaire de son Jubilé. Les fidèles en seront avertis par le son des cloches, et la cérémonie sera clôturée dans toutes les églises par la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Une indulgence plénière sera accordée à cette occasion.

Des dispositions analogues ont été déjà prises dans plusieurs diocèses d'Italie, et il est à désirer que cette pieuse pensée soit adoptée dans tout le monde catholique.

Un pèlerin qui vient d'assister à la messe du Pape rend compte de ses impressions en ces termes :

“ Nous avons vu ce vieillard, successeur de Pierre, qui occupe actuellement les pensées du monde entier et autour duquel gravite la politique des puissants de ce monde, agenouillé devant l'autel où Sa Sainteté devait célébrer la messe, en notre présence, pour nous et pour l'univers catholique.

“ L'avoir vu récitant les prières de la préparation à la messe ; puis, pendant quelques instants, d'un recueillement digne d'un ange, prosterné dans une attitude qui exprimait au plus haut degré et tout à la fois l'adoration profonde, la foi vive et pénétrante, l'humilité sans mesure, l'ardeur de la charité dans toute sa puissance d'expansion ; avoir contemplé ce spectacle, c'est avoir vu comme une image du Christ abîmé dans son agonie au Gethsémani et priant pour le salut du monde.

“ Et cette messe célébrée devant nous, quelle édification et quelle grâce ! quelle gravité, quelle ferveur, quelle onction de piété ! La voix du Pontife, distinctement entendue, dans toute l'assistance, interprète si fidèlement, par les nuances mêmes de ses intonations, le sens de chaque mot, de chaque phrase de la sainte Liturgie ! L'accent des lèvres exprime avec une si suave et si émouvante énergie les élans du cœur : la foi, la supplication, la confiance et l'amour ! Parmi nous il n'y a qu'un cri et c'est celui de l'admiration : “ Comme Léon XIII célèbre bien la messe ! ” entend-on redire de toutes parts.

“ Un saint Philippe de Néri, à l'autel, était-il vraiment plus admirable, on peut se le demander. Comme il est facile et doux de prier en union avec un si pieux Pontife ! Pour nous — et ce sentiment d'irrésistible confiance a été, il nous semble, celui de tous nos compagnons de pèlerinage, — nous n'avons pas su nous défendre de dire, dans le secret de notre âme : “ Non, mon Dieu, il ne vous est pas possible, de ne point exaucer la prière de l'auguste Pontife : *Exauditus est pro sua reverentia.* ”

“L'univers entier connaît et célèbre le génie et les grandes œuvres du successeur de Pie IX, comme philosophe, comme théologien, comme politique. L'homme de Dieu, l'homme de la prière est à la hauteur du savant et du diplomate : c'est là sans doute le secret de ces merveilleux succès que la Papauté remporte aujourd'hui sur le terrain politique et social, et qui préparent à l'Eglise un triomphe complet, éclatant et prochain.”

(Semaine de Sées.)

**Les audiences particulières** se multiplient. La noblesse romaine a été reçue le jour de l'Immaculée-Conception ; elle a offert pour don jubilaire un ornement sacré d'argent, brodé en or, d'une grande valeur artistique. C'est une chasuble qui porte une inscription commémorative, et qui servira au Saint-Père le jour où il célébrera la messe anniversaire de son Jubilé.

L'assistance avait à sa tête M. le prince Altieri, qui, en sa qualité de président du Comité du patriciat romain, a exprimé, au nom de tous, les sentiments de fidélité et de dévouement, ainsi que les félicitations et les vœux.

Le Saint-Père a en même temps agréé des cadeaux particuliers de plusieurs grandes familles romaines.

Le 16 décembre, le Pape a donné audience au prince Lichtenstein qui, au nom de l'empereur d'Autriche, a présenté une lettre autographe de son souverain avec un crucifix orné de pierreries et, au nom de l'archiduc Rodolphe, un superbe reliquaire du quinzième siècle, ayant la forme d'un livre.

Il a reçu également, ces jours derniers, S. A. R. le duc d'Alençon, chargé de lui remettre les présents au nom des princes de la famille d'Orléans : de la part du comte de Paris, un bureau en bois de rose avec incrustation en or ; de la comtesse de Paris, une statue de Jeanne d'Arc, en argent massif, ayant trois pieds de hauteur ; du prince de Joinville, une bague avec grand saphir entouré de diamants ; du duc de Nemours et du duc d'Alençon, une croix en émeraudes.

On annonce que l'étole brodée par l'impératrice Augusta et ornée de pierres et perles d'une valeur de 30,000 francs, pour être offerte au Saint-Père, a été remise par le baron Schlœzer, ministre de Prusse.

**Les présents offerts au Souverain Pontife.** — Il devient impossible de signaler les innombrables présents qui arrivent à Rome de toutes les parties de l'univers, les revues créées spécialement pour le Jubilé y suffisent à peine. Nous nous contenterons de noter quelques-uns des plus remarquables.

Le don du Sacré-Collège consistera en une très belle médaille de 10 centimètres de diamètre, frappée à l'effigie de Sa Sainteté et portant sur le revers une inscription commémorative du Jubilé. Le Sacré-Collège en a fait frapper 2 exemplaires en or, 150

en argent et 200 en bronze. Cette riche offrande sera présentée au Saint-Père dans l'audience solennelle qu'il donnera aux éminentissimes cardinaux, la veille de Noël.

La dernière liste de souscription porte à plus d'un million de francs les offrandes spéciales que la députation des comités de tous les pays présentera à Léon XIII, dans l'audience internationale du 31 décembre, à titre d'honoraires de la messe de ses noces d'or.

Dans les quarante-trois caisses venues de Padoue, il y a une magnifique reproduction en argent doré, en or, en cristaux, avec pavé de lapis lazuli, de l'insigne basilique de Saint-Antoine. — Dans les cent dix caisses provenant de Milan, on signale un prie-Dieu qui est un chef-d'œuvre d'art en même temps qu'un vrai joyau étincelant de pierreries incrustées dans le bois sculpté. Parmi les présents de Naples, un trône d'or qui est une merveille.

De Florence on mentionne avec plusieurs autres trésors un vrai chef-d'œuvre d'art, offert au nom de tout le comité florentin, et représentant, en un magnifique bas-relief en pierres dures, l'Oraison de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. Le lapis lazuli, le diapre, l'agate, l'améthyste, le chalcédoine, sont harmonisés avec un goût parfait dans les diverses parties de ce bas-relief, auquel l'auteur, le célèbre Paolo Ricci, a travaillé pendant plus de dix ans, et qui obtint déjà, à l'exposition de Paris de 1867, la grande médaille d'or.

La fabrique lyonnaise va envoyer prochainement un des spécimens de sa fabrication des plus rares et des plus appréciés.

C'est un livre entièrement tissé soie, contenant les prières du matin et du soir, celles de la sainte messe, la messe du mariage, du Saint-Sacrement, du Saint-Esprit et de la sainte Vierge.

Chaque page est ornée d'une vignette.

Quelques gravures représentant les scènes du Nouveau Testament limitent le commencement et la fin de chaque texte. Cet ouvrage, unique en son genre, est un don de l'union corporative de la fabrique lyonnaise.

Le diocèse de Strasbourg offrira au Saint-Père un don très remarquable.

On connaît partout la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg. Œuvre scientifique due aux patientes études de Schwilgué, cette horloge astronomique est, en même temps, un objet de curiosité par les représentations de figures mouvantes qui frappent les heures, indiquent les jours, etc. Un paysan alsacien, des environs de Strasbourg, n'ayant jamais étudié ni appris les règles de la mécanique, a fait, il y a quelques années, une copie fidèle de cette horloge. Le paysan n'a jamais visité l'intérieur de l'horloge, et cependant, grâce à un travail patient, il est ar-

rivé à reproduire tous les mouvements astronomiques, les indications du calendrier et la marche compliquée des figures.

Le diocèse de Strasbourg a acquis cette œuvre pour l'offrir au Saint-Père.

### CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Que Dieu est grand et saint ! et qu'on doit trembler quand on n'est pas fidèle à sa grâce ! Qu'il aime la simplicité d'un cœur qui se fie en lui, et qui a horreur de soi-même ! car il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît. Nous ne pouvons souffrir le faux ni le travers de tant d'esprits : considérons le nôtre ; nous nous trouverons gâtés dans le principe. Nous ne cherchons ni la raison ni le vrai en rien : mais après que nous avons choisi quelque chose que notre humeur, ou plutôt que nous nous y sommes laissés entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix. Nous voulons persuader que nous faisons par modération ce que nous faisons par paresse. Nous appelons souvent retenue ce qui, en effet, est timidité ; ou courage ce qui est orgueil et présomption ; ou prudence et circonspection ce qui n'est qu'une basse complaisance. Enfin nous ne songeons point à avoir véritablement une vertu ; mais, ou à faire paraître aux autres que nous l'avons, ou à nous le persuader à nous mêmes. Lequel est le pis des deux ? Je ne sais ; car les autres sont encore plus difficiles à contenter que nous-mêmes, et nous n'allons guère avant quand il n'y a que nous à tromper. Nous en avons trop bon marché ; et l'hypocrisie qui veut contenter les autres, se trouve obligée de prendre beaucoup plus sur soi. Cependant c'est là notre but ; et pourvu que, par quelques pratiques superficielles de vertu, nous puissions nous amuser nous mêmes, en nous disant je fais bien ; nous voilà contents. Nous ne songeons pas que si nous faisons quelque chose par vertu, ce même motif nous ferait tout faire ; au lieu que, ne prenant dans la vertu que ce qui nous plaît, et laissant le reste qui ne s'accommode pas si bien à notre humeur, nous montrons que c'est notre humeur et non la vertu que nous suivons. Comment donc soutiendrons-nous les yeux de Dieu ? et le faux qui paraît en tout dans notre conduite, comment subsistera-t-il dans le règne de la vérité ?

Je tremble, dans la vérité, jusque dans la beauté des choses quand je considère le peu de fonds que j'é trouve en moi : cet examen me fait peur ; et cependant sorti de là, si quelqu'un va trouver que je n'ai point raison en quelque chose, me voilà plein aussitôt de raisonnements et de justifications. Cette horreur que j'avais de moi-même s'est évanouie, je ressens l'amour-propre, ou plutôt je montre que je ne m'en étais pas défait un seul moment. O quand sera ce que je songerai à être en effet, sans me mettre en peine de paraître ni à moi ni aux autres ? Quand serai-je content

de n'être rien, ni à mes yeux, ni aux yeux d'autrui ? Quand est-ce que Dieu me suffira ? O que je suis malheureux d'avoir autre chose que lui en vue ! Quand est-ce que sa volonté sera ma seule règle et que je pourrai dire avec saint Paul : " Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde ; mais un esprit qui vient de Dieu ? " Esprit du monde, esprit d'illusion et de vanité, esprit d'amusement et de plaisir, esprit de raillerie et de dissipation, esprit d'intérêt et de gloire. Esprit de Dieu, esprit de pénitence et d'humilité, esprit de charité et de confiance, esprit de simplicité et de douceur, esprit de mortification et de componction, esprit qui hait le monde et que le monde a en aversion, mais qui surmonte le monde : Dieu veuille nous le donner.—BOSSUET.

---

### CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ.

---

Samedi 31 décembre, un grand nombre de prêtres de la ville et du diocèse, des membres des communautés religieuses de Rédemptoristes, Jésuites, Oblats, se trouvaient réunis dans le grand salon de l'archevêché, pour offrir à Mgr de Montréal leurs souhaits et leurs vœux de bonne année.

Au nom du clergé, le R. P. Catulle, supérieur des Rédemptoristes, curé de Sainte-Anne, présenta une adresse à Monseigneur, qui y répondit.

Après l'adresse du clergé, M. Adam, curé d'Hochelaga, au nom des prêtres ordonnés par Mgr Fabre, offrit à Sa Grandeur un superbe fauteuil épiscopal.

Ce fauteuil qui, surmonté d'un baldaquin et placé sur des marches, devra servir de trône dans la future cathédrale, a été fait dans un style s'harmonisant avec celui de la cathédrale.

---

Monsieur l'abbé Jean-Cléophas Cloutier, chanoine honoraire, archiprêtre et curé de Saint-Georges de Cacouna, Rimouski, décéda le 26 du courant, était membre de la Société d'une messe.

T. HAREL, PRÊTE,  
Chancelier.

---

*Diocèse de Québec.*—Un rédacteur du *Star*, qui se trouvait à Québec le jour de l'incendie de la chapelle du séminaire, donne sur ce déplorable événement les détails suivants :

" Vers trois heures du matin, le 1<sup>er</sup> janvier, la population de Québec fut réveillée par le son des cloches et le bruit des pompiers se dirigeant vers le séminaire où la chapelle était la proie des flammes. Malgré d'immenses efforts l'édifice sacré ne put être sauvé et quand le jour apparut, la chapelle n'était plus qu'un amas de ruines ; on ne put que préserver le séminaire sérieusement menacé. Cette chapelle très ancienne—elle datait de 1735—était bien connue de tous les Québécois et fut toujours visitée

par tous les étrangers qui venaient dans la vieille capitale. Elle contenait la plus remarquable collection de peinture du pays, et dans la destruction de ces chefs-œuvre est la perte la plus sérieuse. Il est impossible de dire la valeur de cette perte, car les Messieurs du séminaire n'ont jamais voulu, pour aucune somme, se séparer d'aucune de ces toiles. Il y a quelques semaines, un touriste de New-York avait offert 25,000 piastres pour le tableau représentant "la terreur de Saint-Jérôme au souvenir de la vision du jugement dernier," de Dublin; son offre avait été refusé. Les Messieurs du séminaire tenaient d'autant plus à ces tableaux que, outre leur valeur artistique, ils leur avaient été envoyés de France—au moment de la tourmente révolutionnaire pour les préserver de la destruction.

Douze toiles ont été brûlées; deux seules ont pu être sauvées: l'une un original de Ch. le Brun, "les deux anges," transportée depuis quelques mois à l'Université Laval; l'autre de Parrocel d'Avignon représentant saint Antoine de Padoue contemplant l'enfant Jésus. Sa conservation est vraiment miraculeuse; la place qu'elle occupait sur le mur de la chapelle ne pouvait pas la protéger plus que les autres toiles. Cependant, et quoique personne puisse l'expliquer, le bois reste au bas du cadre, la dorure est brûlée et la peinture n'a été ni touchée ni souillée par le feu.

M. J.-C. K. Laflamme, un des directeurs du séminaire, a échappé à un grand danger durant le feu. Il déclara lui-même qu'il fut guidé au milieu des torrents de fumée, dans l'édifice en feu, par deux braves pompiers. Ils allèrent aussi loin que l'autel où ils brisèrent la porte du tabernacle, M. Laflamme prit les vases sacrés pour les porter dans un endroit sûr et lorsqu'il voulut se retirer il trouva le chemin coupé par le feu. Résolu à sauver l'Eucharistie même au péril de sa vie, il se lança au milieu des flammes. Quoique légèrement brûlé, il put gagner l'extérieur juste au moment où le toit de l'édifice s'écroula avec un bruit terrible.

Quelques reliques sacrées de grande valeur furent aussi détruites par le feu ou perdues dans les débris. Parmi elles sont des morceaux d'os de saint Clément et saint Modeste, martyrs; le corps de saint Lauréat, martyr; un buste en bois de l'Apôtre, par Giovanni Anderlani, contenant un anneau de la chaîne de saint Paul pendant sa captivité à Rome, et un autre buste de saint François de Sales, par le même sculpteur. A la droite du maître-autel se trouvait une plaque de marbre qui avait été placée en l'honneur de Mgr de Laval, le premier évêque de Québec et le fondateur du séminaire, mort en 1708 et dont les restes reposaient dans un caveau sous la chapelle. A gauche du maître-autel se trouvait une autre plaque en l'honneur de L.-J. Casault, fondateur de l'Université Laval, qui mourut en 1862 et dont le corps fut aussi déposé dans la chapelle. Ces deux monuments ont aussi été détruits.

On aura une idée du chagrin du cardinal Taschereau et des



26

prêtres du séminaire, en sachant qu'au commencement de l'incendie ils promirent aux pompiers une grosse somme s'ils parvenaient à sauver la chapelle et les peintures. L'origine du feu est attribuée à la fournaise.

---

**Association de prières des Evêques du monde catholique.**— Le Saint-Père vient d'ériger, par décret de la sacrée Congrégation de la Propagande, une association de prières de tous les évêques du monde catholique. Cette pieuse association aura son siège à Rome à la Propagande, où seront inscrits les noms de tous les évêques, soit résidentiels, soit titulaires, à mesure qu'ils enverront leur adhésion. Le but de cette association est de grouper l'épiscopat catholique, afin que tous ces pontifes offrent ensemble à Dieu des prières pour leurs prédécesseurs défunts, pour eux-mêmes et pour le troupeau à eux confié. Sa Sainteté a enrichi cette association d'indulgences et de faveurs spirituelles spéciales.

---

### **L'élection de Léon XIII.**

---

A l'heure où le monde entier fixe ses regards sur Léon XIII, on ne lira pas sans intérêt le récit des circonstances qui entourèrent son éléction, en février 1878. Nous le trouvons dans la *Vie du cardinal de Bonnechose*, par Mgr Besson.

Le lundi 18, la journée commença par une messe du Saint-Esprit célébrée dans la Sixtine, devant cinquante-neuf cardinaux et tous les ambassadeurs des puissances catholiques. L'ouverture du conclave eut lieu dans l'après-midi. Un bataillon d'infanterie italienne campait sous la colonnade de Saint-Pierre. La garde-noble, au grand complet, était sous les armes dans le vestibule qui précède la chapelle Pauline. Là se fit le défilé des cardinaux, accompagnés de leurs conclavistes. Ils entrèrent dans la chapelle Sixtine, préparée pour le scrutin, chantèrent le *Veni Creator*, et entendirent la lecture des constitutions relatives à l'élection du Souverain-Pontife. Ces constitutions étaient au nombre de quatre, toutes préparées par ordre de Pie IX. La première datait de septembre 1871 ; la seconde, de 1874 ; la troisième, du 10 octobre 1877. La quatrième, datée du 10 janvier 1878, était le règlement que le Sacré-Collège devait observer à l'occasion de la vacance du Saint-Siège. Ces préambules achevés, les portes de la Sixtine s'ouvrirent, et les cardinaux se rendirent dans les appartements qui leur étaient réservés. Au fur et à mesure que chacun d'eux franchissait le seuil de la chapelle, un garde-noble quittait son rang, s'approchait de lui, le sable au poing, et l'accompagnait jusqu'à la porte de sa cellule. A dix heures du soir, le camerlingue parcourait le Vatican en faisant murer la dernière issue, et dressait procès-verbal de la clôture. A l'extérieur, ce fut le comte

Chigi qui prit la même précaution; en qualité de maréchal du conclave.

Toutes les portes étant fermées derrière nous, dit le cardinal, chacun prit possession de son petit appartement.

Le mardi 19, nous descendîmes de bonne heure à la Sixtine, pour assister à une messe dite par le cardinal di Pietro, sous-doyen du Sacré-Collège. Après avoir reçu tous la communion de sa main, chacun rentra dans sa cellule. Le scrutin était fixé à neuf heures et demie. Je redescendis donc à la Sixtine avec mes vénérables collègues, et l'opération commença. On y procéda avec beaucoup de soin; néanmoins, il s'y glissa des irrégularités qui firent annuler le scrutin. Mais il eut un résultat important, car le cardinal Pecci fut celui des membres du collège qui réunit le plus de suffrages: il en comptait vingt-six, sur cinquante-neuf votants; on pouvait déjà prévoir que, dans un nouveau scrutin, le nombre en grossirait encore.

Le cardinal Bilio avait réuni sept voix; di Luca, cinq; les autres s'étaient dispersées sur plusieurs têtes. Le cardinal Franchi avait obtenu aussi quelques suffrages.

Que se passait-il pendant ce temps-là au dehors du conclave? La ville éternelle n'avait qu'une pensée, et le thème des conversations était partout le même. On discutait les chances de tel ou de tel cardinal; on appréciait les divers mérites; on citait Franchi, Bilio, di Luca, parmi les cardinaux qui pouvaient ceindre la tiare; on racontait que l'Autriche avait demandé d'être introduite au conclave pour y exercer son droit d'exclusive, mais qu'on l'avait ajournée au mercredi soir; que le Portugal voulait exercer le même droit et qu'il éloignerait Franchi du trône pontifical. Mais au milieu des ces bruits, on finissait par reconnaître que le camerlingue serait probablement élu. Cependant on objectait que c'était contraire aux traditions, que le camerlingue ne devient presque jamais pape, et que lorsqu'on l'appelle à cette dignité, on l'écarte par là de la succession future. Il devait en être tout autrement pour le cardinal Pecci. Dans l'après-midi du mardi eut lieu un second tour de scrutin. Là, le cardinal Bilio, déclara de la manière la plus simple et la plus émouvante qu'il ne saurait accepter la tiare, et il pria ses collègues de reporter leurs voix sur le camerlingue. Il n'en eut pas moins sept suffrages; mais le nombre des voix du cardinal Pecci se grossit considérablement par l'accession de celles qui s'étaient dispersées au premier tour, et il devenait évident qu'au troisième tour de scrutin quelques nouveaux suffrages suffiraient pour assurer l'élection du camerlingue. Dans la soirée, arriva le cardinal patriarche de Lisbonne. Son entrée au conclave se fit avec toutes les cérémonies d'usage. On dressa procès-verbal de l'ouverture des portes et on en fit, comme la première fois, la clôture solennelle.

L'entrée du cardinal de Lisbonne porta à soixante-trois le

nombre des électeurs, y compris le cardinal Amat, dont on allait chercher le vote dans sa cellule, parce que ses infirmités l'empêchaient de se rendre à la Sixtine. La majorité nécessaire étant des deux tiers, l'élu devait réunir quarante-trois suffrages. "On se retira nuit close, dit Mgr de Rouen, et la soirée fut tranquille. Le lendemain matin, mercredi 20, je célébrai la messe sur un autel dressé très convenablement dans ma chambre. Je demandai à Dieu de nous éclairer, et chacun de mes collègues en faisait autant, avec plus de foi et de piété encore. Chaque cardinal choisit une devise qu'il inscrivit sur son bulletin cacheté. Voici les paroles que j'avais choisies : *Deus meus, illumina tenebras meas*. Ma cellule était au nord et avait pour du côté du *Monte Mario*. Lors donc que le soleil levant en éclaira la cime, mes regards se portèrent sur l'endroit du ciel où la croix apparut à Constantin avec ces paroles : *In hoc signo vinces*. Je contemplai de loin la plaine où périt Maxence et où le christianisme conquit sa liberté. Je demeurai assez longtemps en contemplation devant ces grands souvenirs. Mais l'heure arrive où il faut descendre pour un nouveau scrutin. Nous assistons d'abord à une messe dite pour implorer de nouvelles lumières et discerner l'élu de Dieu. Ensuite commencent les opérations de ce scrutin à jamais mémorable. Après que tous les bulletins ont été mis dans le calice d'or placé sur l'autel, on procède au dépouillement des votes. Ce sont LL. EEm. Regnier, Mihalowitz et Franzelin, scrutateurs désignés par le sort, qui ouvrent les bulletins et proclament les noms. Chaque cardinal les inscrit à mesure qu'on les fait connaître. Bientôt les voix données au cardinal Pecci s'élèvent, de minute en minute, à vingt, vingt-cinq, trente, trente-cinq. Une émotion générale, mais silencieuse, gagne tous les assistants. Elle est à son comble lorsque le nombre, s'accroissant de plus en plus, monte à quarante-quatre. Alors évidemment le pape était fait. Toutefois les scrutateurs, avec un sang froid imperturbable, continuent les opérations jusqu'à ce qu'ils aient épuisé tous les bulletins. On procède ensuite au contrôle et à la vérification, pour s'assurer que l'opération a été parfaitement régulière. Ce sont les cardinaux Caverot, Deschamps et Bonaparte qui remplissent les fonctions de *recognitores*, et lorsque la validité du scrutin est dûment constatée, le cardinal di Pietro, en qualité de sous-doyen du Sacré-Collège, s'approche de l'élu et lui dit : "Vous êtes élu pape, voulez-vous accepter ?" Le cardinal Pecci, pâle comme un linge blanc, répond : "Puisque la Providence divine le veut ainsi, je me sou mets et j'accepte.— Quel nom voulez-vous prendre ?— Léon XIII.

" Aussitôt entrent les maîtres des cérémonies. Ils emmènent le nouvel élu à la sacristie, et lui font revêtir la soutane blanche avec tous les insignes de la dignité papale. Dans le même moment, tous les baldaquins qui surmontaient les sièges des membres du conclave se sont abattus, sauf celui du nouveau pontife.

Bientôt Léon XIII sort de la sacristie, et on le fait monter sur le trône qui a été placé sur les marches de l'autel. Ce fut un moment saisissant. Je crus voir Notre-Seigneur portant sa croix et montant au Calvaire. Cependant Léon XIII s'était assis sur son trône et montrait une dignité qui lui est toute naturelle. Il reçoit l'hommage et l'obédience de tous les cardinaux qui viennent, l'un après l'autre, baiser la croix marquée sur sa chaussure, le bas de son étole placé sur son genou, et l'anneau qu'il porte à son doigt. Le pape ensuite les embrasse et dit à chacun quelques paroles sortant du cœur.

L'élection du pape étant faite, il restait à la communiquer au monde, selon les usages de Rome. Chaque jour, depuis l'ouverture du conclave, le peuple s'assemblait, soir et matin, sur la place Saint-Pierre, pour attendre la grande nouvelle. On reconnaît d'ordinaire que le conclave n'est pas terminé à la fumée qui s'échappe de la cheminée de la salle et dans laquelle on a brûlé les votes du scrutin. Cette fumée indique que le scrutin a été inutile. C'était le pressentiment général que l'élection serait faite le mercredi, matin, et qu'on l'annoncerait à midi. Une foule immense et pleine d'anxiété remplissait la place, quand, quelques minutes après le coup de canon de midi, on aperçut une légère *sfumata* sortir de la chapelle Sixtine. Une exclamation de surprise s'éleva de toutes parts, puis la foule redevint silencieuse et se dispersa en un clin d'œil. Mais l'indice était trompeur cette fois. Les bulletins qui venaient de donner la tiare au cardinal Pecci avaient été jetés par erreur dans la cheminée d'où s'échappaient les restes des scrutins inutiles, réduits en fumée.

Le secrétaire du cardinal de Bonnechose était convenu avec son conclaviste d'un certain langage qui permettait à l'un de donner des nouvelles du conclave sans marquer au secret qu'il devait garder, et à l'autre de deviner à peu près tout ce qu'on ne pourrait pas lui dire. Il ne doutait guère, dès onze heures du matin, de l'élection du nouveau pape, et quand le flocon de fumée s'échappa de la Sixtine, il s'en étonna sans se déconcerter. Pour gagner du temps et apprendre l'un des premiers la bonne nouvelle, il entra dans la basilique. Saint-Pierre était désert; quelques pèlerins demeuraient agenouillés près de la confession, deux ou trois touristes s'arrêtaient devant les monuments, mais le mendiant qui se tient d'ordinaire appuyé contre la base d'un pilastre, près de la statue de saint Pierre, tenait obstinément, tout en égrenant son chapelet, les yeux fixés sur la fenêtre vitrée de la *loggia* qui se trouve au-dessus des grandes portes de bronze. Tout à coup on entendit le bruit d'une porte qui s'ouvre : *Ecco*, s'écrie le mendiant, *è fatto il papa*. Le secrétaire se retourne et aperçoit un *san-pietrino* époussetant d'un bras vigoureux la balustrade de la fenêtre qui venait de s'ouvrir, criant à ses collègues chargés de garder la porte qui conduit au dôme : *Suonate tutte le campane, è fatto il papa*.

“ En moins de temps, dit M. Perier, que je n'en mets à l'écrire; et courant à toutes jambes à travers la basilique, nous fîmes dehors, avec les sept ou huit autres personnes qui s'y trouvaient avec nous. A peine étions-nous arrivés devant le portail, que le cardinal Caterini, doyen des cardinaux-diacres, arrivait sur le balcon de la *loggia*. Il tenait en main un grand papier et il se mit à lire quelque chose dont nous n'entendîmes pas une ligne. Mais Mgr Cataldi, maître des cérémonies, qui l'accompagnait, se penchant sur le bord du balcon et faisant un porte-voix de ses deux mains, nous cria ces deux mots : Pecci ! Leone ! ” Treize ! m'écriai-je à mon tour, et nous nous mîmes à remplir la place Saint-Pierre de la grande nouvelle ! Vive le Pape ! vive Léon XIII ! Au même moment, les cloches de Saint-Pierre se mirent en branle. Celles des chapelles voisines, Sainte-Marthe, Saint-Michel, Saint-Laurent *ex Picibus*, Saint-Jacques, *Scossacavalli*, suivirent, puis Sainte-Marie *Traspontina*, si bien qu'en quelques minutes toutes les cloches de Rome répondaient au signal donné du haut du perron de Saint-Pierre. La foule qui, un quart d'heure auparavant, s'était retirée désappointée, revint avec une joie et un empressement incomparables, couvrit entièrement la place, envahit la basilique et se précipita vers la porte du Vatican pour y pénétrer. Mais les Suisses faisaient bonne garde, ayant reçu la consigne sévère de ne laisser pénétrer personne.”

Il n'était pas possible de se contenter de la proclamation officielle de midi : Les Romains en attendaient une seconde, et le cardinal de Bonnechose, qui avait conseillé d'accomplir la première du haut de la *loggia* extérieure, fit prévaloir aisément l'idée d'amener le pape à Saint-Pierre et de le présenter du haut de la *loggia* intérieure, en lui demandant une bénédiction pour la foule assemblée dans la basilique. Cette cérémonie eut lieu à quatre heures du soir. Le nouveau pape, précédé des cardinaux, fut accueilli par des acclamations enthousiastes, et jamais scène ne fut à la fois plus spontanée, plus grandiose et plus touchante. Au retour de Saint-Pierre on chanta le *Te Deum* dans la Sixtine, les cardinaux renouvelèrent leur obédience et conduisirent Léon XIII dans ses appartements.

Le *journal* du cardinal de Bonnechose continu en ces termes :

“ Nous avons choisi Pecci parce qu'il est pieux, instruit, éclairé, juste, modéré et très ferme. Il connaît le monde ; il a une grande expérience des hommes et des choses. Il a été délégué à Bénévent ; il a été nonce en Belgique, il a été trente ans évêque, et il a rempli toutes ces charges avec succès, en se faisant respecter et aimer. N'y a-t-il pas dans ce passé des garanties suffisantes pour justifier notre choix ?

“ Quelques moments avant l'ouverture du scrutin d'où devait sortir son élection, qui était dès lors pressentie par toute l'assemblée, il était troublé, agité ; il vint trouver alors le grand pénitencier et lui dit : “ On me croit très docte et je ne le suis pas ; je

n'ai pas non plus les autres qualités nécessaires à un pape. J'é suis porté à prendre la parole avant l'ouverture du scrutin et à prier nos collègues de porter leurs votes sur un autre que moi. Qu'en pensez-vous ?" Le cardinal à qui il s'adressait lui répondit : " Vous n'êtes pas juge de votre doctrine et de votre capacité ; c'est aux autres à l'apprécier. Quant au reste, laissez faire la Providence." Je tiens ce fait du grand pénitencier lui-même. Voilà ce qui explique pourquoi, durant le scrutin, Pecci est demeuré passif, et pourquoi, au moment, où le sous-doyen du Sacré-Collège lui demanda s'il acceptait son élection, le cardinal Pecci répondit : " Puisque la Providence le veut ainsi, je me soumetts."

" Après qu'il eut pris le nom de Léon, le même cardinal lui demanda confidentiellement pourquoi il avait choisi ce nom : " Pour deux raisons, répondit-il : Léon XII a été le bienfaiteur de ma famille, et je crois que, dans les circonstances critiques où se trouve l'Eglise, il faut que son chef ait la force du lion."

### **Pour le Denier de Saint-Pierre.**

C'était à Vienne, il y a plusieurs années. Les dames de la haute société autrichienne avaient organisé une quête pour le Denier de Saint-Pierre, et tendaient tour à tour la bourse aux portes de la cathédrale. La foule était grande autour des nobles quêteuses, et les pièces d'or se mêlaient dans leurs bourses à l'obole du pauvre.

Un financier de Vienne, aussi mal élevé que riche, trouva l'occasion bonne pour faire montre de son esprit, de son éducation et de sa libre-pensée. En s'approchant de la grande dame qui lui tendait sa bourse, il tira ostensiblement de son portefeuille un billet de banque comme pour le lui donner, mais il passa outre, et, s'adressant à une pauvre femme qui mendiait à la porte extérieure de l'église, il le lui remit en disant à haute voix : " Tenez, ma chère, j'aime mieux donner aux pauvres qu'au Pape et aux cardinaux, qui n'ont pas besoin de mon argent pour vivre et faire bonne chère."

La mendicante prit le billet en rougissant, se leva et, allant droit à la quêteuse qui avait tout vu et entendu, elle le déposa respectueusement dans sa bourse en lui disant : " Pour le Denier de Saint-Pierre."

Le bruit de cette aventure se répandit rapidement dans la ville et arriva aux oreilles du comte de Chambord. Très ému de la foi et de la grandeur d'âme de la pauvre femme, il fit prendre sur elle des informations, sut qu'elle était veuve, chargée de famille, infirme et ne vivant que de charité. Il lui envoya aussitôt le comte de Monti avec un billet de mille francs et ses félicitations sur sa noble conduite.

Quelques jours après, le prince se trouvant dans un salon avec

deux archiducs, la conversation tomba sur cette anecdote, et les princes autrichiens parlaient sur un ton de légèreté de l'action de la mendicante et de l'excessive libéralité du comte de Chambord. Le petit-fils de Louis XIV, se tournant vers eux, releva leur inconvenance avec l'accent et l'air du grand roi : " Je vous plains, mes cousins, leur dit-il, de ne pas mieux comprendre la noblesse d'une pareille action. Pour moi, j'estime et je respecte cette femme à l'égal d'une grande dame, et si j'étais sur le trône, je lui eusse témoigné plus royalement encore mes sentiments pour elle." Puis il salua froidement et sortit du salon, laissant les jeunes princes mécontents et mortifiés de la sévère leçon qu'ils avaient si bien méritée.

### Les cimetières et les cloches.

M. Xavier Marmier, de l'Académie française, vient de publier, à 150 exemplaires seulement, un petit volume de *Réveries et Réflexions d'un voyageur*. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire les pages suivantes :

"...Pourquoi éloignons-nous de nos habitations les sépultures ? Les anciens Egyptiens plaçaient autour d'eux leurs morts-emmaumés ; les Turcs établissent leurs cimetières près des rues les plus fréquentées, dans les sites les plus riants, sur les collines inondées de lumière, aux lieux choisis où ailleurs on ne manquerait pas de planter des vignes, de construire des villas. Je me rappelle les cimetières de Péra et de Scutari, épanouis au soleil, près des flois azurés du Bosphore : des cyprès les ombragent de leurs verts rameaux ; les amandiers y répandent leurs fleurs de pourpre ; les habitants de la ville les traversent à tout instant pour se rendre d'un quartier à l'autre, et souvent s'y arrêtent comme dans un jardin...

"Autrefois, dans la catholique Europe, on enterrait les morts sous les dalles de l'église. C'était une pieuse et touchante coutume. On ne pouvait entrer dans la religieuse enceinte sans y retrouver leur souvenir. On s'agenouillait sur la pierre qui recouvrait leur corps. On priait dans la chapelle où ils avaient prié...

"...Sans désespoir aucun on peut très volontiers songer à la mort, et, sans aucune misanthropie, on peut se plaire à voir les cimetières. Je ne parle pas de la riante colline où est le cimetière de Constantinople.

"Mais nos humbles cimetières de campagne, on ne peut les voir sans une religieuse émotion. Un mur rustique ou une haie d'aubépine les entoure. Nul attelage carapaçonné ne s'arrête à leur porte ; nul monument fastueux, nulle pompeuse épitaphe ne les décore. Des tertres de gazon, des croix en bois, avec une date et un nom, quelquefois pas de nom, quelques plantés champêtres, rien de plus. Là repose l'honnête labourneur qu'on

à vu si longtemps creuser le sillon ; la bonne mère de famille qui a bravement aussi rempli sa tâche ; l'aïeul vénéré de ce monde avant d'avoir connu les peines et les périls. Peut-être y a-t-il là, selon l'idée de Gray, des âmes de poètes, des esprits d'orateurs, des mains qui auraient pu tenir le sceptre des empires, des hommes qui seraient devenus célèbres, si, pour développer leurs facultés, la fortune et l'éducation ne leur avaient manqué.

« N'ont-ils pas été plus heureux dans leur obscurité ? Ils reposent dans leur dernière demeure, près de la maison où ils ont vécu, et ne sont point oubliés. La mort n'a pas rompu les liens qui les unissaient à leur communauté chrétienne. Pendant leur vie ils se souvenaient de leurs devanciers. On leur garde après leur mort un même fidèle souvenir. On prie pour eux dans l'église, au foyer domestique, et l'on sème des fleurs sur leur tombe. Au printemps, quand ces fleurs s'épanouissent, quand le gazon du sol funèbre reverdit, quand, sur la petite croix en bois, gazouille le chardonneret ou la mésange, tout est si riant et si vivant ! On dirait une fête de résurrection.

« J'anéantirai vos foyers de superstition, disait un farouche révolutionnaire à un paysan.—Vous ne pourrez nous enlever nos étoiles, et on les voit encore de plus loin que les clochers.

«...Les vaillants jacobins de notre première Révolution se faisaient un devoir d'enlever les cloches des églises. Ce rapt leur fournissait du métal pour les besoins perpétuels de leur famille républicque ; ce sacrilège leur donnait l'espoir d'anéantir les émotions religieuses produites par une voix aérienne. Réellement ces cloches, qui saluent l'homme à son entrée dans le monde, qui proclament son mariage et annoncent sa mort ; qui dans les nuits d'hiver, quand le ciel est noir et la terre couverte de neige, retentissent au loin pour guider le passant égaré sur sa route, ces cloches qui, dans les jours de désastre, appellent de tous côtés les cœurs généreux au secours de la maison incendiée ou inondée, ces cloches ne sont point d'inertes et matériels instruments ; elles ont une âme ; elles s'associent aux joies, aux deuils, à tous les événements de la communauté chrétienne. Elles s'égayent, elles s'aigrissent, elles chantent nos victoires ; elles se lamentent sur nos désastres ; elles ont des soupirs dans leurs vibrations, des sanglots dans leur voix, des larmes dans leur cœur d'airain...

« Ça et là, dans les pays catholiques, le long des chemins solitaires, sur les rocs sauvages, au bord des précipices, s'élèvent des oratoires, des statuettes, des images qui attirent les regards des voyageurs et réconfortent les cœurs inquiets. C'est le Christ qui, du haut de sa croix, penche sa tête vers le passant comme pour le bénir. C'est la Vierge des Sept-Douleurs qui écoute les gémissements de la pauvre mère en deuil. C'est le saint patronal du canton, dont la vie est un enseignement de douceur et de charité.

« Vaines superstitions ! s'écrient les philosophes. Eh ! sages



philosophes, êtes-vous donc si orgueilleux que tout ce n'est point admis par votre logique doive être condamnée comme une erreur ? Etes-vous donc si sûrs de votre raison qu'elle ne puisse faillir ? Etes-vous si forts de votre force humaine que vous n'ayez jamais besoin d'un secours surnaturel ? Etes-vous si habiles et si perspicaces que vous puissiez par votre intelligence, donner de vraies consolations aux affligés..."

---

### **Petit à petit, l'oiseau fait son nid.**

---

L'air est tiède, le soleil brille dans un ciel transparent, les rameaux noirs se couvrent de petites pointes vertes, et le vent qui naguère tordait si furieusement les arbres caresse maintenant doucement la grande herbe verte qui ondule sur les sillons et qui sera le blé nourricie. "Comme le blé est déjà haut ? se dit un couple d'alouettes : il est temps de se mettre au travail." Et les deux oiseaux, volant à tire-d'aile, s'en vont chercher au loin brins de paille et brins de mousse, les rapportent dans le sillon, les entrelacent, les arrondissent, les foulent des pieds et du bec, repartent à la recherche des matériaux, reviennent et repartent encore. L'édifice est long à construire, mais la patience ne manque pas aux petits ouvriers ; si bien qu'un jour vient où ils peuvent contempler leur œuvre achevée et parfaite. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

La forêt vierge est pleine de mystères admirables et terribles. Le pionnier hardi contemple avec ravissement les guirlandes de lianes aux fleurs étranges, les feuillages immenses des grands arbres, les volées d'oiseaux merveilleux, semblables à des pierres animées ; mais les reptiles à la morsure mortelle, les bêtes féroces, les fruits empoisonnés, sont autant de menaces pour sa vie. L'homme pourtant ne recule pas : il porte la cognée dans ces solitudes, il y bâtit sa cabane, il défriche ce terrain et y sème des graines étrangères. Des compagnons viennent l'y retrouver ; les cabanes se groupent, les habitants croissent en nombre, malgré les fatigues et les maladies qui les déciment. Salut à la nouvelle ville ! car c'est une ville, et son nom peut-être célèbre un jour, quand il se sera écoulé assez d'années pour qu'elle ait une histoire, et qu'elle ait donné naissance à des artistes, à des poètes, à de grands citoyens. Cet avenir est lointain, mais qu'importe ? Petit à petit, l'oiseau fait son nid,

L'âme de l'enfant est pleine de bonnes aspirations et de mauvais penchants. La science, le courage, la sincérité, la bonté, comme tout cela est beau ! comme tout cela rayonne quand on le regarde de loin, et comme cela vous attire l'âme en haut ! Mais, hélas ! la paresse, la lâcheté, l'hypocrisie, l'égoïsme, comme il est facile d'y céder ! Facile ? non, enfant, il n'est pas plus facile de devenir un scélérat consommé qu'un homme de bien, et c'est beaucoup moins doux. Crois-tu que la conscience se tairait si tu prenais la mauvaise route ? Tu ne peux, d'un seul coup, il est vrai, égaler les grands modèles de dévouement, d'héroïsme et de vertu que tu admires ; mais tu peux dès aujourd'hui être courageux dans tes souffrances, être laborieux dans tes travaux, être sincère, même quand le mensonge devrait te sauver une réprimande, être charitable envers les faibles et pitoyable envers les animaux. Chaque effort accompli est une force acquise pour le bien à venir. Ce rêve de perfection, ce désir de l'idéal qui nous enlève parfois au dessus des choses de la terre, c'est comme une apparition rapide et radieuse d'une meilleure patrie, c'est comme l'image de ce que doit être un jour notre âme transfigurée. Pour ressembler à cette image, il faudra sans doute de longs efforts, mais qu'importe ? Si l'alouette n'avait pas cherché des brins de laine aux quatre points de l'horizon, ses petits n'auraient pas eu pour se reposer cet abri chaud et moelleux. Il faut regarder au but et non à la peine. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

---

## DIEU VOUS LE RENDE !

(HISTORIQUE.)

---

Le 27 novembre 1870, un froid excessif régnait à Paris. La ville entière portait le deuil ; la faim et le froid entouraient tous les logis ; l'air était déchiré par les détonations de l'artillerie. Des flocons de neige tourbillonnaient, chassés par une bise glaciale. Les passants mornes et silencieux hâtaient le pas. Tous, enveloppés de manteaux, semblaient fuir dans le brouillard. Cependant un homme marchait lentement dans une sorte de recueillement. Il était vêtu d'une capote militaire ; sur sa tête un képi recouvert de toile cirée cachait en plein ses cheveux grisonnants ; on devinait un officier de la ligne, à son pantalon garance, mais rien n'indiquait son grade. Il venait du boulevard Malesherbes, laissant la Madeleine à sa gauche et se diri-

geant vers le Grand-Hôtel, dont l'ambulance recevait tant de blessés. On lisait sur la figure de cet officier toutes les souffrances qu'il est donné à l'homme de supporter. Il avait vu l'armée s'engloutir dans le précipice de Sedan. Il avait assisté à la facile victoire de la Révolution ; et, le désespoir dans l'âme, il fallait chaque jour combattre l'ennemi.

Le regard baissé vers la terre, l'officier marchait en longeant la rue Basse-du-Rempart. Il vit une femme âgée, proprement vêtue, étendre un tapis usé sur la neige qui couvrait le sol. Puis cette femme prit dans le panier qu'elle avait apporté une certaine quantité de gros gants fourrés, les uns en laine épaisse, les autres en fourrures grossières. La marchandise une fois étalée, la femme s'assit sur le coin du tapis, en étendant ses doigts crispés sur une chaufferette.

Au même instant, de jeunes gardes mobiles s'arrêtèrent pour contempler les gants. Nous disons contempler, et non regarder. En effet, les pauvres enfants étaient comme fascinés, les mains sur leurs genoux. Ils n'avaient pas vingt ans et venaient de quitter leur village de Bretagne pour défendre Paris. Leur aspect n'avait rien de guerrier, surtout en cette froide journée. Leurs yeux larmoyants, leurs lèvres tremblantes, leurs oreilles rougies rappelaient les enfants sortant de l'école et courant au logis au plus fort de l'hiver. Ils n'étaient couverts que d'une sorte de tunique, mince, étroite, usée, peu de mise en la saison. Leur tête était couronnée d'un képi déformé sur lequel brillait un petit ornement d'étain qui rappelait la fleur de lis. On se souvient que les enfants de Bretagne portaient tous au front la symbolique hermine.

“ Achetez, achetez de bons gants, bien chauds, mes chers messieurs, dit la marchande. ” L'un des mobiles murmura : “ Nous n'avons pas d'argent. ” On voyait leurs mains trembler de froid. Ces mains, armées pour la défense de la capitale, n'auraient pu dans ce moment soutenir un brin de paille. Ils avaient des foyers, de bons feux sous le toit de la chaumière, des parents, des amis là-bas, du côté de la mer, et ils tremblaient de froid au milieu de Paris ; nul passant ne s'arrêtait à leur vue. “ Il gèlera dur, la nuit prochaine, aux avant-postes, dit l'un d'eux, et nous ne pourrons pas allumer les feux. ”

L'officier s'était arrêté derrière les deux soldats, qui ne le voyaient pas. Appuyant les mains sur leurs épaules, il leur dit : “ Allons, camarades, prenez des gants, c'est moi qui régale. Deux paires chacun, si le cœur vous en dit. ” Surpris d'abord, les deux jeunes gens semblèrent indécis. L'officier mit en repos leur dignité militaire en ajoutant : “ Je suis des vôtres, soldat comme vous ; entre camarades on ne se refuse pas. ”

Le choix fut long ; la laine était douce à la peau, mais la toison du lapin n'était pas à dédaigner. Enfin, chacun des petits soldats eut ses gants. Jamais femme du monde n'a souri à ses diamants

avec plus d'amour que les pauvres enfants à leurs gants fourrés. Ils étaient heureux, si heureux que le plus petit, ne sachant comment exprimer leur reconnaissance, dit à voix basse, en s'approchant de l'officier : "Dieu vous le rende !"

Ils se séparèrent, les mobiles pour aller reprendre leur fusils, l'officier pour visiter une dernière fois peut-être un ami mortellement blessé.

Le lendemain, 28 novembre, dans la soirée, la presqu'île de Gênevilliers se garnissait de troupes. Il en venait de tous côtés, car une sortie formidable se préparait. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie à proximité des ponts d'Argenteuil et de Bezons jetaient le trouble dans les positions de l'ennemi. Il était six heures, et de vastes incendies éclairaient l'horizon. Le froid devenait de plus en plus rigoureux. Enfin la bataille de Champigny s'engage. Le brave général Ducrot est plus brillant que jamais. Par ses paroles et son exemple il entraîne les soldats et porte le trouble dans les rangs ennemis.

Un bataillon des mobiles bretons arrive au pas de course pour soutenir un régiment de la ligne décimé par les obus. Devant le régiment mis en lambeaux, un officier à cheval rétablit l'ordre et prend ses dispositions pour une nouvelle attaque. Il court au-devant des Bretons et les salue d'un signe d'épée. Dans les rangs, deux cris à peine étouffés s'élèvent en même temps. Ce sont les deux petits soldats, qui reconnaissent l'officier rencontré sur le boulevard. Cette fois son grade est visible, et la décoration de commandeur brille sur sa poitrine. "C'est un colonel, dit le petit Yves.—Mieux que ça, répond Gourhaël, il est général.—Mieux que ça encore, ajoutent-ils en même temps, il est bon !

Vous connaissez sans doute cette terrible journée. Le soir, la plaine était couverte de morts. Les blessés ne résistaient pas longtemps au froid. Beaucoup d'hommes moururent gelés pendant cette cruelle nuit du premier décembre.

Lorsque les troupes françaises allaient reprendre leurs positions, les jeunes Bretons chérchèrent des yeux l'officier qui les commandait. Ils l'avaient perdu de vue au milieu du tumulte de la bataille ; Gourhaël l'avait vu disparaître dans un nuage épais de fumée. Inquiets, les petits soldats s'informèrent du sort de leur officier auprès d'un serpent de la ligne : "Il est tombé frappé par un éclat d'obus," répondit le sous-officier. On arrivait au bivouac ; la nuit était noire et la terre couverte de neige. Aussi loin que portait le regard, on ne voyait que cadavres.

## DECES DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de  
prier pour les morts, afin qu'ils soient  
délivrés de leurs péchés.

11 Mach. XII, 46

### PRIONS POUR NOS MORTS

M. Gervais.—M. Cantara, ép. Girard.—A. Limoges, ve Renand.—H. Chartrand.—E. Chagnon, ép. Cochu.—M. Lacroix, ve Boise.—M. Parent, ép. Larche.—J. Lalonde.—M. Groleau, ép. Adelln.—G. Boyer.—H. Farreau, ve Gailloute.—F. Latremouille, ép. Vervet.—Ellen Shanahan.—M. Fournier, ép Dufour.—D. Ricard.—A. Delisle.—L. Haly, ép. McAney.—G. N. Fauteux.—D. Barrette, ép. Parent.—E. Gauthier, ve Hamelin.—M. Bourgeau, ép. Perrault.—G. Dionne.—O. Fugère.—J. Cadoua.

### DE PROFUNDIS.

## MAGASIN DU SACRE-CŒUR DE SAULNIERS FRERE & CIE

(SUCCESEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'EGLISE  
VETEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRES

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE  
CHAPELETS, MEDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS A SOUTANES, SAY NOIR,  
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la maille ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTRÉAL.

**PENTURES** A RESSORT DE GEER  
employées dans plus de trente églises  
et dans un plus grand nombre d'édi-  
fices publics, les seules durables.

AVESS BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENETRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

**MONTRES** Grand choix de MONTRES en OR  
et ARGENT des plus célèbres man-  
ufactures Suisse et Américaine,  
Bijoux de sa fabrique et de l'Etran-  
ger, argenterie, lunettes et lorgnons  
en or, argent, acier et nickel. Chape-

lets en pierres précieuses montés sur or et argent. Médailles en or.  
(Sujet religieux). Chez,

**NARCISSE BEAUDRY,**  
1580, rue NOTRE-DAME Montréal.



# MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

**H. & J. RUSSEL**

22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

**THE JONES BELL FOUNDRY CO.**

TROY, NEW-YORK

## WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

### Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXECUTEES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT  
Menuisier & Charpentier

45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois  
et en peinture;

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1859

**HENRY R. GRAY**

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec  
soin. Première qualité de drogues et matières  
chimiques.

# MAISON DE SANTE

POUR LES

## ALIENES ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION

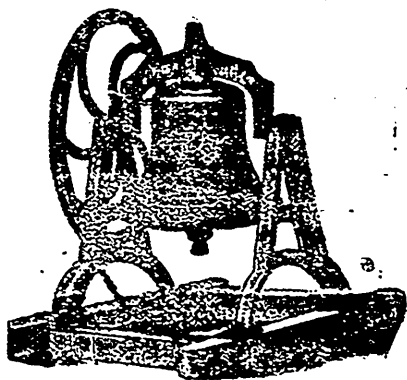
### FRÈRES DE LA CHARITE.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de la dite église, près Montréal, P. Q.

## AUX SOURDS.

Une personne guérie d'une surdité constante de 23 ans par l'emploi d'un remède très simple. On enverra la description gratis en français à quiconque en témoignera le désir.

S'adresser à **NICHOLSON, 177, MacDougal Street, New York.**



## FONDERIE CANADIENNE

### CLOCHES

POUR

### Eglises Collèges et Convents

SEULES OU EN CARILLONS

### AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure qualité que les cloches anglaises ou américaines.

Fournitures pour intérieur des églises.

Appareils de chauffage d'après les meilleurs systèmes.

**E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.**

MAISON RICHER



Les célèbres Vins du Canada, la Bière et le Porter Labatt de London, le Beurre de choix, sont les spécialités de la Maison

## J.-B. RICHER

No 556; Rue Lagachetière,  
MONTREAL.



# LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages; le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le huitième tirage mensuel aura lieu le

**MERCREDI, 18 JANV. 1888, A 2-H P. M**

VALEUR DES LOTS :

**\$ 60,000.00**

## PREMIERE SÉRIE

### NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....	de \$5,000	\$5,000
1 Immeuble.....	de 2,000	2,000
10 Terrains à Montréal.....	de 300	3,000
115 Ameublements.....	de 200	23,000
20 do.....	de 100	2,000
100 Montres d'or.....	de 50	5,000
1,000 Montres d'argent.....	de 20	20,000
1,000 do do.....	de 10	10,000

2,147 Lots valant \$50,000

\$1.00 LE BILLET.

## DEUXIÈME SÉRIE

### NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....	de \$1,000	\$1,000
2 Immeubles.....	de 500	1,000
4 Voitures.....	de 250	1,000
50 Chaines d'or.....	de 40	2,000
1,000 Services de toilette.....	de 5	5,000

557 Lots valant \$10,000

25 cts LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

# ORGUES--HARMONIUMS DOMINION

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE—

PAR LA

## COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION, BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue : garantis pour 5 ans et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUAVITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums " DOMINION ".

Satisfaction garantie et conditions faciles.

Toujours en magasin, l'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA  
Commandés par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

**L. E. N. PRATTE**

Agent général pour la province de Québec.  
**RUE NOTRE-DAME, Montréal.**